

Michel LE GUERN est professeur émérite à l'université Lumière (Lyon 2). Il est spécialiste des œuvres de Pascal, dont il a assuré une réédition dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1998-2000.

**Michel LE GUERN**

## Métaphore et image

1. Une logique intensionnelle se caractérise par le fait que, contrairement aux logiques extensionnelles, elle n'est pas liée à un univers donné. Elle prend en compte les relations en faisant abstraction des objets mis en relation. De ce fait elle est indépendante des valeurs de vérité. La logique du discours est extensionnelle, la logique de la langue est intensionnelle. Voir Michel LE GUERN, *Les Deux Logiques du langage*, Honoré Champion, 2003.

Le langage courant confond fréquemment « métaphore » et « image littéraire ». Cette confusion s'explique par le fait que, depuis Aristote, on se sert du même mot de *métaphore* pour désigner deux processus distincts, la métaphore linguistique proprement dite, la seule qu'il convient d'appeler *métaphore*, et ce qu'Aristote appelle la métaphore proportionnelle, et que je préfère appeler *symbole*. Il importe de ne pas confondre les mots et les choses, et de distinguer les deux logiques que le langage met en œuvre, la logique des choses, ou logique extensionnelle, dont on a clairement conscience, et la logique des mots, ou logique intensionnelle, qui échappe au raisonnement et rend possible la poésie<sup>1</sup>.

La métaphore proprement dite reste à l'intérieur de la logique des mots, et ne met en jeu que des signifiés ; les objets que désignent habituellement les emplois du mot pris au sens propre n'y ont aucun rôle.

### Logique de la métaphore

Dans « Achille est un lion », il n'y a pas de lion, mais seulement le mot « lion ». Les propriétés caractéristiques de l'animal réel n'ont ici aucune importance ; seuls comptent les traits de sens, les sèmes, qui constituent le signifié du mot. Le lion réel passe la plus grande partie de son temps à dormir, mais cette propriété n'a pas été intégrée au signifié du mot *lion*, où la vaillance tient une place prépondérante.

← Diego Velasquez (1599-1660) ; *Le philosophe au miroir*, Château de Villandry.

Si on cherche à paraphraser « Achille est un lion », on pense tout naturellement à « Achille est comme un lion ». Dans la similitude ainsi obtenue, il est fait référence à un objet de l'univers extralinguistique, un lion. Le passage à la similitude masque le fait que, dans la métaphore correspondante, il n'est nullement fait référence à un lion. La similitude rapproche deux objets de l'univers, Achille et le lion. Si on revient à la métaphore, on a l'impression que le rapprochement va encore plus loin, jusqu'à une superposition, et que l'objet lion vient prendre la place de l'objet Achille, mais ce n'est qu'une illusion. Que cette illusion joue un rôle dans l'effet pragmatique de certaines métaphores, c'est incontestable. Mais, en réalité, dans la métaphore, l'objet lion n'a aucun rôle : il n'y a même pas d'objet lion. Il n'y a que le mot.

Le processus métaphorique ne relève pas de la logique extensionnelle, celle qui prend en compte les objets du monde et qui se fonde sur les valeurs de vérité ; il met seulement en jeu la logique intensionnelle intérieure au langage, celle qui est indépendante des valeurs de vérité. On s'inscrit dans la logique extensionnelle quand on dit : « Achille n'est pas un lion », pour affirmer qu'Achille ne fait pas partie de la classe des lions. La constatation de cette réalité n'empêche pas de dire et de comprendre « Achille est un lion ». L'extension de la classe des lions n'a plus ici aucune pertinence ; le processus métaphorique prend seulement en compte la compréhension du mot *lion*, c'est-à-dire les propriétés que ce mot signifie. Le fait que le processus métaphorique relève de la logique intensionnelle a pour conséquence qu'on ne peut pas réfuter une métaphore, alors qu'on peut toujours réfuter une similitude. On ne peut nier que ce qui relève des valeurs de vérité, c'est-à-dire de la logique extensionnelle.

***On ne peut pas réfuter une métaphore, alors qu'on peut toujours réfuter une similitude***

## Métaphore et symbole

C'est Aristote qui a embrouillé la question, avec sa métaphore proportionnelle. Dans la *Poétique* (1457 b), il distingue quatre sortes de métaphores, le genre pour l'espèce, l'espèce pour le genre, l'espèce pour l'espèce, et la métaphore proportionnelle, celle qui est fondée sur un rapport d'analogie<sup>2</sup>. Les trois premiè-

2. Le genre pour l'espèce : « sapin » remplacé par « arbre » ; l'espèce pour le genre : « débarquer » à la place d'« arriver » ; l'espèce pour l'espèce : « sabre » pour « couteau de cuisine ». Pour la métaphore proportionnelle, voir plus loin.

3. Voir Michel LE GUERN, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Larousse, 1972. Ce livre est disponible sur le web à : <http://www.revue-texto.net/Parutions/LeGuern/LeGuern.html>

4. Dans la typologie des signes du logicien américain Charles Sanders Peirce, les symboles sont toujours des types, jamais des occurrences particulières.

5. Le Seuil, 1975.

res catégories ne mettent en jeu que des opérations sur les signifiés ; les objets eux-mêmes n'y ont aucun rôle. En revanche, la quatrième catégorie est fondée sur des relations d'analogie entre les objets eux-mêmes. Ces « métaphores proportionnelles » possèdent la particularité de pouvoir être traduites d'une langue à l'autre sans que la signification en soit altérée. Pour tenir compte de ce qui les oppose aux métaphores proprement dites, j'ai préféré, dans la *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*<sup>3</sup>, les appeler symboles, même si, dans la sémiotique peircienne<sup>4</sup>, cette étiquette prend une autre valeur. J'ai été rassuré sur mon choix d'insister sur la distinction et d'employer avec cette valeur le mot *symbole* quand j'ai lu l'approbation qu'en donnait Paul Ricœur dans *La Métaphore vive*<sup>5</sup>.

La situation n'est pas simple, sinon sur le plan de la théorie. Dans la métaphore proprement dite, l'opération ne porte que sur le signifié du terme métaphorique : il n'est nullement fait référence à l'objet désigné habituellement par les emplois au sens propre de ce terme. Dans ce qu'Aristote appelle métaphore selon l'analogie, ou métaphore proportionnelle, les objets eux-mêmes sont pris en compte, et c'est sur eux que se fait le calcul du rapport d'analogie nécessaire à l'interprétation : « Je dis l'analogie, quand le rapport du deuxième au premier est semblable à celui du quatrième au troisième. »

Le premier exemple est très éclairant : « Il y a le même rapport entre la coupe et Dionysos qu'entre le bouclier et Arès ; le poète dira donc de la coupe qu'elle est “le bouclier de Dionysos” et du bouclier qu'il est “la coupe d'Arès”. » On peut considérer qu'il s'agit d'une relation entre objets, même si le passage par les seuls signifiés n'est pas totalement exclu ; en effet les mots « coupe » et « bouclier » ont en commun les propriétés « rond » et « en métal », qui peuvent constituer des sèmes.

Le deuxième exemple d'Aristote est beaucoup plus discuté. Au lieu d'expliquer le processus qui est réellement mis en œuvre, il le masque : « Il y a le même rapport entre la vieillesse et la vie qu'entre le soir et le jour ; le poète dira donc du soir, avec Empédocle, que c'est “la vieillesse du jour”, et de la vieillesse que c'est “le soir de la vie” ou “le couchant de la vie”. » Pour comprendre que c'est la fin, on n'a nul besoin de faire référence au jour ou à la vie ; les signifiés de « vieillesse » et de « soir »

suffisent pour dégager le sème de « fin ». C'est dans le commentaire que se trouve la relation de proportionnalité entre objets, et non dans la métaphore elle-même. C'est tuer la métaphore que de l'intellectualiser, c'est transposer dans la logique extensionnelle d'une description du monde ce qui ne se joue que dans la logique intensionnelle du langage.

Les mots dont deux langues se servent pour désigner la même classe d'objets n'ont pas le même signifié<sup>6</sup>. Il s'ensuit que la métaphore, dans la mesure où elle opère sur les signifiés propres à une langue donnée, ne se traduit pas, sauf dans quelques cas exceptionnels, comme celui d'« Achille est un lion », qui conserve en français la signification de l'exemple grec d'Aristote. Le traducteur peut remplacer la métaphore du texte original par une autre métaphore<sup>7</sup>, ou par une autre figure, une similitude par exemple, qui ajouterait « comme », ou « semblable à ».

Le plus souvent, il remplace la métaphore par le symbole, sans avoir conscience de la transformation qu'il a opérée en rendant nécessaire la représentation d'une image qui restait facultative dans la langue de départ. Ainsi, dans la traduction du Psaume 23, la métaphore du pasteur, plus proche du texte hébreu, est souvent remplacée par le symbole du berger : le signifié du mot « berger » en français ne contient pas l'idée de protection, mais l'image du berger, jointe au contexte d'herbe verte, de bâton et de houlette, l'exprime fort bien.

### Métaphore et image

La métaphore n'impose pas l'image. Pour comprendre le sens métaphorique d'un mot, il ne sert à rien de se représenter l'objet désigné habituellement par les emplois au sens propre de ce même mot. On peut très bien traiter quelqu'un de *vache* sans se représenter l'animal : tout le monde comprend le sens du mot dans cet emploi, et le dynamisme de la parole fait qu'on n'a pas le temps de s'arrêter sur le mot assez longtemps pour évoquer une image bovine. En revanche, le symbole ne peut pas être compris sans l'image : le passage par le sens littéral et la contribution de l'imagination sont nécessaires à son interprétation.

6. Dans une langue du Gabon, le *punu*, le mot qui désigne la gazelle comporte le sème [intelligent] alors que celui qui désigne l'antilope comporte celui de [stupide]; cette opposition ne se retrouve pas dans les signifiés de *gazelle* et d'*antilope* en français. C'est le même insecte qu'on appelle *libellule* en français et *dragonfly* en anglais : le signifié du mot anglais comprend une composante fantastique qui n'a aucun équivalent dans le mot français.

7. En kabyé, langue du Togo, le nom qui désigne le lièvre peut désigner métaphoriquement une personne rusée ; pour garder le sens, le français doit traduire par « renard ».

**Le symbole ne peut pas être compris sans l'image.**

Dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, Péguy écrit :  
 « L'Espérance est une petite fille de rien du tout.  
 Qui est venue au monde le jour de Noël de l'année  
 dernière.  
 Qui joue encore avec le bonhomme Janvier.  
 Avec ses petits sapins en bois d'Allemagne couverts de gi-  
 vre peint. »

On ne peut pas comprendre ce texte sans se représenter concrètement la petite fille. « Petite fille » n'est pas ici une métaphore, c'est un symbole. On ne peut pas rester à l'intérieur du langage ; le recours à l'imagination est nécessaire. Le texte de Péguy fonctionne comme le tableau de Puvis de Chavanne qui représente l'espérance sous les traits d'une petite fille. D'un mode d'expression à l'autre, la signification est conservée, comme elle le serait si on traduisait d'une langue dans une autre.

### Dans l'Ancien Testament

#### ***Les mots qui parlent de Dieu réfèrent à Dieu seul.***

La Bible hébraïque parle de Dieu par des métaphores, de vraies métaphores, qui mettent en jeu les signifiés des mots de la langue, et non les images qui pourraient leur être associées. Les images sont bannies par le Décalogue ; il faut pouvoir parler de Dieu sans faire appel à la représentation mentale d'une image. Les mots qui parlent de Dieu gardent leur signifié, mais ils sont dépouillés de toute relation référentielle aux objets qu'ils désignent habituellement : ils réfèrent à Dieu seul.

Le mot *tsour*, qui sert à désigner habituellement un rocher, ne renvoie plus à l'image d'un rocher quand, dans le psaume 18, il s'applique à Dieu. Le signifié du mot *tsour*, en hébreu, contient l'idée d'abri, de protection, qu'on ne retrouve pas dans le signifié du mot français *rocher*. La traduction dans une langue autre que l'hébreu n'est possible que si on se forme dans l'esprit la représentation concrète d'un rocher : il faut abandonner la métaphore pour la remplacer par un symbole. Mais, quand le signifié aura été remplacé par l'image symbolique, toute traduction deviendra possible, puisqu'il suffira de conserver l'image et de trouver dans la langue cible un mot qui désignera cette image.

C'est le passage au grec, dans la traduction des Septante, qui bouleverse la structure sémantique de l'Ancien Testament. Jusque-là, le Livre ne s'adressait qu'au peuple qui a pour langue l'hébreu. Le remplacement des structures métaphoriques par des structures symboliques fait de la Bible un livre universel, qu'on peut lire dans toutes les langues. En même temps, il oblige l'imagination de l'auditeur ou du lecteur à élaborer des représentations concrètes. Les premiers chrétiens partageaient avec les juifs l'usage de la Bible grecque. La séparation progressive entre judaïsme et christianisme trouve son aboutissement dans la décision des rabbins d'exclure le texte grec des Septante de l'usage rituel dans les synagogues. Le retour au seul texte hébreu sépare la religion du peuple élu de la religion universelle.

### Dans le Nouveau Testament

L'interprétation des paraboles impose qu'on se représente ce qui est raconté: c'est une histoire qu'on pourra raconter en n'importe quelle langue. La prédication de Jésus est donc universelle. Mais le Nouveau Testament n'évite pas toujours les métaphores. Certaines expressions de Jean ou de Paul ne se comprennent qu'en grec, et les transpositions dans d'autres langues les détournent de leur signification ou tout au moins les affaiblissent.

L'évangile de Jean s'ouvre sur une métaphore, *ho logos*<sup>8</sup>. C'est une métaphore sans image: on ne se représente pas le *logos*. Il échappe ainsi à toute représentation concrète, jusqu'à l'Incarnation. Le latin de la Vulgate transpose en *verbum*, ce qui n'a pas le même signifié. *Logos* dit la parole, le discours, la raison, alors que *verbum* ne signifie que le mot. Les premiers mots de l'évangile de Jean posent en grec la relation de la foi et de la raison, d'une manière intraduisible en latin. La traduction française est encore plus pauvre: le *verbe*, qui n'est plus pour nous qu'une catégorie grammaticale, n'a plus rien à voir avec le *logos*. On met une majuscule, on fait de *Verbe* un nom propre: seul le commentaire permet de retrouver peu ou prou la signification du texte grec original.

8. En archè èn ho logos: Au principe était le logos (Jn 1,1).

L'Esprit-Saint est désigné par la métaphore du souffle, *pneuma*, qui contient les idées de mouvement, de force, de dynamisme, le plus souvent perdues par les traductions. De même, les

traducteurs ont bien du mal à conserver l'opposition paulinienne de *sarx* et de *sôma*, comme ils confondent parfois *pneuma* et *psuchè*<sup>9</sup>. La traduction atténuée, et la métaphore ne supporte pas l'atténuation : *sarx*, c'est la viande, ou plutôt la bidoche, avec ce que ce mot peut signifier de dégradant. On ne peut pas confondre *sarx* avec *sôma*, le corps.

9. Voir par exemple en 1 Co 15, 35-50.

Le sens des mots appartient à une langue donnée, ce qui rend difficile la conservation de la signification lors du passage à une autre langue, et particulièrement pour la métaphore. En revanche, la traduction du symbole, de l'allégorie ou de la parabole ne fait guère difficulté, pour peu qu'on se représente correctement l'image offerte par le texte.

Il est surprenant qu'on continue à parler en français de « pierre angulaire » ou de « pierre d'angle »<sup>10</sup>, ce qui n'a aucun sens et empêche stupidement de comprendre le texte, alors qu'il serait facile de traduire par « clef de voûte ». La clef de voûte n'a pas d'angles droits, et c'est pour cela qu'elle a été rejetée par les bâtisseurs ; cela ne l'empêche pas d'assurer finalement la solidité de l'édifice. On ne peut pas comprendre si on ne se représente pas concrètement les techniques de construction : on est ici dans le symbole, et non dans la métaphore.

10. Mt 21,42 et 1 P 2,6-7. Ainsi en Eph 2,20 : « La construction que vous êtes a pour fondations les apôtres et les prophètes, et pour pierre d'angle le Christ Jésus lui-même ».

***L'image n'est pas dans la métaphore, elle est dans le commentaire de la métaphore.***

Il n'y a pas d'image dans la vraie métaphore. Tout au plus une image virtuelle. Pour trouver l'image, il faut arrêter le dynamisme de la parole. L'image n'est pas dans la métaphore, elle est dans le commentaire de la métaphore, dans la méditation sur la métaphore, dans la rêverie sur la métaphore. Ainsi, la métaphore n'impose pas l'image ; tout au plus peut-elle la suggérer, en donner la possibilité, en toute liberté. Pour obliger à passer par l'image, elle doit se transformer en symbole.

Le judaïsme, par crainte de l'idolâtrie, se méfiait des images et de toute représentation concrète de la divinité : il préférait les métaphores aux symboles. La tradition chrétienne, prenant acte de l'Incarnation et de la manifestation concrète de la divinité qu'elle constitue, reconnaît la légitimité de la représentation par l'image. Elle va jusqu'à proposer une lecture de l'Ancien Testament fondée sur la recherche de symboles, de « figura-

tifs », comme les appelle Pascal : Jésus est le nouvel Adam, les trois jeunes hommes qui rencontrent Abraham sous le chêne de Mambré signifient la Trinité, la manne préfigure l'eucharistie, etc. Ces signes ne sont pas seulement des mots, mais des réalités qu'on peut imaginer et représenter. L'image n'est plus ce qui détourne de Dieu ; elle aide celui que veut aller à sa rencontre, puisque, en fin de compte, comme saint Augustin le montre dans le *De doctrina christiana*, tout objet est signe de Dieu.

**Michel LE GUERN**